



EN TERRE MALGACHE

## Munster, ton voleur!

par SYLVAIN DÉGLANTINE

*La masse énigmatique vient d'émerger de l'eau. Un énorme caïman, empêtré dans l'épervier, fait claquer ses mâchoires et semble réclamer de nouveaux poissons.*

N° 787. (Deuxième série.)

N° 1799 de la collection.

## PRIME GRATUITE

A NOS NOUVEAUX ABONNÉS

# La Vie Active

par le Colonel ROYET

RECUEIL UNIQUE  
EN SON GENRE



VADE-MECUM  
UTILÉ A TOUS

Ce captivant ouvrage abondamment illustré est un véritable vade-mecum clair, concis, aux images parlantes, propre à guider les énergies et les bonnes volontés dans les cas les plus coutumiers de l'activité humaine et contenant :

*Tous les artifices. — Toutes les initiatives.*

*Toutes les énergies. — Tous les sports.*

en un mot toutes les pratiques de la vie utile.

Cette intéressante prime est offerte gratuitement à tous nos nouveaux abonnés de six mois et d'un an. Exceptionnellement, tout abonnement de trois mois souscrit avant la fin de l'année par mandat-poste de 2 fr. 50 (étranger 3 francs) adressé à M. le Directeur du "Journal des Voyages", 146, rue Montmartre, Paris, donnera droit à cette prime gratuite.

Voir en tête de cette page les conditions d'abonnement.

### EXTRAIT DU SOMMAIRE

Pour être fort.	A cheval et en voiture.
Pour développer sa force	Auto et bicyclette.
Pour utiliser sa force.	Aérostation et aviation.
La santé par l'hygiène.	Tir et chasse Pêche et canotage.
La marche, premier des sports	Incidents et accidents.
Sachons nous débrouiller.	Petits maux, petits remèdes.
Pour savoir se diriger.	Pansement des blessures.
La vie au grand air.	Sachons défendre les autres.
Pour deviner le temps.	Comment on arrête un cheval emballé.
Comment on campe.	Secours aux asphyxiés et noyés.
La cuisine improvisée.	Comment une femme peut se défendre.
A travers champs et bois.	L'art de voyager. Souvenirs de voyage.
Le long des rivières.	Comment aller aux colonies.
La mer et la montagne.	Etc.

EN TERRE MALGACHE

## Munster, ton voleur!



par  
SYLVAIN DÉGLANTINE

AUSSITOT après la soupe du matin, vers midi, le capitaine Jarreau, de la Légion étrangère, quitta la popote des officiers et rentra dans sa tente, avec l'intention d'y faire la sieste.

Il regarda d'abord, pour la vingtième fois, non sans une pointe de légitime orgueil, la croix de la Légion d'honneur qui brillait depuis deux heures à peine sur sa poitrine. Puis il s'assit, les jambes dans une caisse qui lui servait de table, et se mit à rédiger pour le courrier du lendemain une lettre dans laquelle il annonçait aux siens la bonne nouvelle.

La missive cachetée, il s'approcha du brancard qui lui servait de lit, sous une moustiquaire supportée par quatre tiges de bambou et ayant toutes les apparences d'un blanc catafalque.

Il écarta le léger rideau et fut pour s'allonger sur la couverture. Mais brusquement il se retourna et mit la tête hors de la tente.

« Munster! » appela-t-il.

Son ordonnance accourut, la main à la visière du casque en liège qui cachait à demi ses petits yeux bleus au regard vif.

« Mon *cabitaine*.

— Une recommandation à te faire. »

Montrant sa croix :

« C'est demain qu'on l'arrose, et, à cette occasion, je tiens à ce que tu te signales tout particulièrement.

— Ayez *bas beur*, mon *cabitaine*.

— Songe qu'il y aura des officiers d'infanterie de marine, de chasseurs à pied, de chasseurs d'Afrique, même le commandant des tirailleurs algériens.

— *Pon, pon*, on leur montrera ce que c'est que la légion.

— Ces gens-là ne mangent que de la julienne et des petits pois secs... Pas débrouillardés, prétendent qu'il n'y a pas de poisson dans l'Ikopa, se sont moqués de moi quand je leur ai dit que j'en mangeais tous les jours. Donc, un dîner hors ligne mais pas de conserves : du poisson, tu entends, rien que du poisson, à toutes les sauces!

— *Pien*, mon *cabitaine*, on va leur en fourrer jusqu'à la gauche! »

L'Alsacien sortit et regagna sa propre tente, tandis que le capitaine Jarreau s'allongeait sur son brancard et s'endormait bientôt.



Dès que le clairon annonçant la fin de la sieste eut sonné dans le camp établi sur les hauteurs de Tsarasoatra, Munster sortit de sa tente et se dirigea vers le village, qui pointait non loin de là sur un mamelon, en grisailles violacées, dans l'irradiation aveuglante du soleil.

Il arriva bientôt devant une pailote précédée d'un enclos en feuillage, dont il ouvrit avec précaution la porte branlante.

Il traversa en quelques enjambées une petite cour où groussaient des poules et pénétra dans la pailote qui s'ouvrait au fond, sous un auvent fortement surbaissé.

Un indigène dormait là, sur une natte de raphia.

Munster le secoua :

« Allons, Antové, debout ! »

Le Malgache se leva en bâillant.

« Vite, poursuivit Munster, ton *ébervier* et en route. »

Antové s'étira encore un grand coup et drapa sur ses épaules un large lambas blanc pointillé marron. Puis il décrocha un ample filet en fibres de coco qui séchait au fond de la paillote, le chargea sur son épaule et sortit du village à la suite du légionnaire.

Un petit kilomètre de marche au milieu des rochers vermillonnés sous de rares broussailles, et les voilà tous deux au bord du fleuve qui descend très clair entre ses rives escarpées et panache d'écume les rochers qui pointent dans son lit.

A première vue, cette eau rapide, tumultueuse, irritée contre mille obstacles, ne semble guère favorable aux chevaliers de la gaule. Mais Munster est aussi bon pêcheur que son capitaine grand mangeur de poisson; et jadis, il n'y en avait pas deux comme lui dans Vieux-Brisach pour jeter l'épervier.

Il descend le long du cours d'eau en escaladant des rocs en surplomb, s'arrête en divers endroits, examine, repart avec une grimace de contrariété, pour faire halte de nouveau sous deux palétuviers au maigre feuillage rougi de poussière.

Il y a là un renfoncement de rochers, dans lequel l'eau vient s'endormir après plusieurs remous. Au-dessus de la nappe tranquille, cerclée d'écume jaunâtre, un essaim de moustiques frissonne indéfiniment.

Munster a souri, tout à la pensée heureuse du pêcheur qui vient enfin de trouver un bon coin.

Lentement, avec précaution, pour ne pas effrayer les poissons qu'on aperçoit vaguement dans l'eau profonde, il ramasse sur son bras gauche l'épervier préalablement mouillé en route. Et, brusquement, en un geste de lancé, sa main droite déplie l'engin qui s'élargit au vol et s'enfonce en parapluie dans l'eau éclaboussée.

Le légionnaire accentue aussitôt le sourire esquissé sur son visage un peu rubicond, barré d'une moustache rousse. Des écailles d'argent frétille dans l'épervier, qu'il a ramené doucement à lui.

« On va leur en fourrer du *boisson*, attends un *beu* ! »

Il monologue en écartant les poches du filet et contemple d'un œil attendri quatre *amborindrin* de bonne grosseur ainsi qu'un nombre respectable d'*ambasy* tout en gueule.

Puis il songe avec embarras que le dîner n'aura lieu que le lendemain soir. D'ici là, en ce pays de fournaise, son poisson ne sera plus frais, peut-être gâté. Il ne pouvait cependant pas attendre au dernier moment pour pêcher, s'exposer à être pris au dépourvu par une mauvaise chance. Très embêtant... Il y va de l'honneur de l'armée !

Mais, de nouveau, son visage s'éclaire. Il se souvient d'avoir mouillé son épervier dans une sorte de fosse, à quelques pas.

Il retourne en arrière et s'arrête devant

une cuvette isolée du fleuve, mesurant à peine cinq mètres de diamètre et remplie d'une eau profonde qui laisse deviner un fond uni.

Un vivier tout indiqué qu'il n'aura qu'à couvrir le lendemain soir d'un coup d'épervier.

Il y fait plonger ses poissons au plus vite.

Et le voilà qui jette de nouveau l'épervier, de loin en loin, aux endroits propices.

Et à chaque coup, quand il a ramené son engin sur le rivage, il court vers le vivier et déverse dedans, aux exclamations d'Antové, toute une cascade de poissons capables de régaler non seulement les invités du capitaine, mais encore toute la compagnie.

Les légionnaires rivalisent d'ardeur pour organiser une réception capable de soutenir leur prestige. Déjà la table est improvisée : un panneau de case indigène que l'on a couché sur quatre pieux piqués en terre. Des toiles de tentes lavées avec soin la recouvrent entièrement et lui donnent un bon air de famille et de confort.

Un vieux Russe fourbit les assiettes de fer, jusqu'à pouvoir y mirer sa barbe.

Un Suisse, décoré de la Légion d'honneur, les dispose à mesure sur la table, entre les couverts et les gobelets passés au sable par un Italien, qui fait la tyrolienne.

Deux Allemands et un Périgourdin arrivent de très loin, chargés de palmes de cocotier qu'on se met en devoir de planter autour de la table.

Tandis qu'un Belge, ancien typographe, achève de dessiner le menu sur lequel on lit en caractères fleuris d'arabesques :

*Matelote à la Marinère.*  
*Poisson à la Maître d'hôtel.*  
*Poisson frit.*  
*Poisson à la Marseillaise.*  
*Poisson à l'étuvé.*  
*Poisson à la broche.*  
*Poisson au bleu.*

« Hé ! Munster, il est temps d'aller chercher ton poisson, crie un Nantais en remettant dans son étui la serpe dont il vient de se servir pour casser du bois.

— Oui, répond l'Alsacien, fort occupé à sortir d'une cantine à vivres tout son matériel de cuisine, viens avec moi. »

Ils achèvent tous les deux de disposer les ustensiles devant les fourneaux creusés sur le bord d'un talus et agrémentés d'une courte cheminée en terre pour activer le tirage. Puis ils font signe à Antové qui se tient à leur disposition.

L'indigène quitte la caisse sur laquelle il était assis, ramasse son épervier et descend avec eux vers l'lkopa.

« Tiens, mon vieux Nantais, je vais te montrer ce qu'on est *brobre* à faire dans notre vieille Alsace, se flatte Munster, en s'arrêtant devant un vivier. Tu vas voir si je sais jeter ça, moi, un coup d'*ébervier*. »

Il prend l'engin des mains du Malgache, le ramasse sur son bras, le lance, couvre la fosse tout entière.

« Va, il y en a, ajoute-t-il, regarde un *beu*. »

Et, par petites secousses, il tire à lui l'épervier qui résiste et sort enfin les filets collés, les poches aplaties, vides.

« Bien, mon colon, gouaille le Nantais, si c'est tout le *frichti* que tu as promis au capitaine ! »

Munster est devenu plus rouge que les grands rochers en surplomb au-dessus de leurs têtes. Une angoisse l'étreint, l'empêche de répondre. Il jette de nouveau l'épervier, le retire avec difficulté, toujours vide, un peu déchiré. Il s'exaspère, jette encore l'engin une fois, deux fois, trois fois et ne réussit qu'à en ramener la calotte.

Alors, il saisit à la gorge le Malgache qui se lamente sur la perte de son engin.

« Canaille ! c'est toi qui es venu me voler mes *boissons* ! »

— Non, répond l'indigène, en se débattant, moi *tsara* (bon), n'a pas volé poissons à toi !

— Rends-les-moi, scélérat, ou je te...

— Ne l'étrangle pas, intervient le Nantais en faisant lâcher prise à Munster, ça ne ramènerait pas les poissons dans la fosse et tu nous créerais un rude embarras.

— Tu le *brends pien* à ton aise, toi ! Mais songe donc ! Les invités ne vont *bas* avoir un *rat* à se mettre sous la tent ! »

Il veut s'élançer de nouveau sur l'indigène. Mais le Madécasse a déjà fait demi-tour et grimpe dans les rochers avec une agilité de maki.

Sa silhouette grimace un instant sur l'azur plombé de l'Orient et disparaît subitement derrière les aiguilles rouillées des escarpes.

« Canaille ! je te *rattraberai* ! hurle Munster au comble de la rage.

— Si au moins nous avions l'épervier, dit le Nantais en matière de consolation, on aurait peut-être pu pêcher encore de quoi souper.

— Dans le trou, l'*ébervier*, en morceaux, et avant deux heures les officiers seront à table...

Les deux légionnaires remontent piteusement vers le camp, le Nantais haranguant l'Alsacien, qui ne parle rien moins que de se faire sauter la cervelle.

Là, on les attend avec impatience, inquiet de leur retard. Chacun s'avance au-devant d'eux ; on interroge, on apprend, le désappointement courbe les fronts, la colère gonfle les narines.

« En voilà une *tuile* pour la Légion ! »

— C'est égal, vous n'êtes pas débrouillards, reproche un caporal à Munster et au Nantais.

— Comment, pas débrouillards ?

— Dame, au lieu de vous en revenir en chiens battus nous conter votre ridicule équipée, vous auriez pu chercher tout au moins à réparer le mal.

— Facile à dire.

— Et à faire ! Voyons, est-ce que vous ne pouviez pas plonger dans le trou, ramener les morceaux de l'épervier, les rafistoler, courir au fleuve et reprendre en cinq sec une nouvelle friture ?

— Parfait, réplique le Nantais, mais moi, tu sais, je ne sais pas nager.

— Ni moi non *blus*, renchérit Munster.  
— Alors, fallait descendre dans le fleuve aux endroits peu profonds, traquer le poisson dans les trous, pêcher à la main!

— *Bas* sûr qu'on aurait réussi à *brendre* quelque chose. Et d'ailleurs, *bas* le temps, *bas* le temps!

— Dans tous les cas, tranche le Suisse décoré de la Légion d'honneur, il faut prendre un parti, chercher au moins à éviter la *bûche*. Le mieux est encore de mettre la main sur Antové, de le sommer de dire où sont les poissons, de fouiller au besoin tout le village pour les retrouver. Allons, en route!

Il part aussitôt avec six autres légionnaires.

« Et cela ne nous empêche pas d'essayer de prendre encore du poisson à la main, déclare le caporal.

— Y songes-tu? réplique le Nantais, c'est l'heure de dîner.

— Bah! rien ne dit que les officiers n'arriveront pas en retard. Oust! Un saut dans le fleuve, et nous verons bien!

Il va dévaler les pentes avec d'autres légionnaires, Munster et le Nantais en tête, quand un cri d'alarme détonne dans le brouhaha :

« Le capitaine! »

Chacun est demeuré cloué au sol; les dos se renflent, les mines s'allongent.

« Ben, mon vieux, souffle un Berrichon à Munster, c'que tu vas prendre pour ton matricule! »



Le capitaine Jarreau et ses invités arrivent devant la table toute garnie.

« Superbe! s'écrient les officiers; voilà qui s'appelle faire du luxe!

— C'est que vous êtes ici à la Légion, messieurs, répond le capitaine avec orgueil; et je vous prie de croire que la cuisine ne sera pas inférieure au couvert. Donnez-vous la peine de regarder le menu, et voyez un peu si je vais vous en faire manger, moi, du poisson. »

On se passe le morceau de carton, les visages se réjouissent à la pensée des mets qui vont changer un peu des conserves et de la soupe au biscuit.

« Bravo! Forcés de reconnaître qu'on se débrouille à la Légion! Vive la Légion! »

Cependant, Munster est là, pas fier, les pieds en équerre, la main droite à la hauteur de son casque en liège.

« Mon *cabitaine!*... »

— Ah! très bien, Munster, mes compliments. On pourra se mettre à table bientôt?

— Non, mon *cabitaine!*...

— Comment, non? Et pourquoi?

— Parce que le *boisson!*... on me l'a volé!

— On te l'a volé? »

L'Alsacien explique en deux mots sa mésaventure. Le capitaine, hors de lui, frappe sur la table un coup de poing qui fait sauter toute la vaisselle. Il a vu des sourires narquois poindre sur le visage de ses collègues, après un premier mouvement de contrariété. On n'est pas fâché au fond de voir la Légion en échec.

« Mille pétards! fulmine-t-il, un légionnaire se laisser faire de la sorte, et par un moricaud, c'est déshonorant! Et pas seulement fichu d'y remédier. Ah! pauvre France!



MUNSTER, TON VOLEUR.

« On va leur en fourrer du « boisson », attends un « beu »! dit l'Alsacien à Antové.

(P. 75, col. 1.)

— Avouez, capitaine, que vous avez voulu nous monter le coup, pince le commandant des tirailleurs avec un rire bon enfant.

— Tous fumistes, vos légionnaires, goguenarde un capitaine d'infanterie de marine.

Ce voleur disparu comme par enchantement, cet épervier dont on ne ramène que la calotte, c'est de la bonne *ficelle* de légionnaire! » achève le commandant.

Ces sarcasmes mettent le comble à l'exaspération du capitaine Jarreau. Il glisse un regard menaçant à son ordonnance, qui ouvre la bouche pour protester.

« Si jamais... »

Une rumeur lui coupe la parole. Les légionnaires partis à la recherche d'Antové débouchent d'une ruelle, poussant devant eux l'indigène qui se débat énergiquement.

« Chef, pardon, moi *tsara* (bon), répond le Malgache effrayé aux interpellations du capitaine et de Munster; vu mettre poissons dans la fosse là-bas, mais n'a pas volé poissons, ni personne au village non plus.

— Nous n'avons rien trouvé, certifient les légionnaires, pas même une arête.

— Alors quoi?

— C'est peut-être que la fosse est percée au fond, plaisante un lieutenant de chasseurs à pied.

— Je parie plutôt qu'elle n'existe pas du tout, ajoute le commandant.

— C'est ce dont je vais m'assurer à l'instant, répond le capitaine Jarreau, car enfin tout cela n'est pas clair, et vraiment il y va de mon amour-propre.

— Même de l'honneur de la Légion, mon *cabitaine!*

— Toi, gare, si jamais tu m'as monté le coup... »

Puis, à son premier lieutenant :

« Duterte, faites cuisiner au plus vite ce que nous avons de meilleur, et remplacez-moi un instant auprès de ces messieurs.

— Pas du tout, se récrient les invités, nous vous accompagnons. Cette affaire nous passionne et la promenade nous ouvrira l'appétit... pour manger des conserves tout comme chez nous... »



Munster s'est arrêté devant son vivier, au pied des escarpes dorées par le soleil qui perd un à un ses rayons derrière l'éventail d'un raphia, au fond d'une gorge.

« Bon, la fosse existe, dit le capitaine c'est déjà quelque chose.

— Et l'épervier aussi, ajoute le commandant en montrant

l'engin qu'on distingue vaguement au fond du trou.

— Reste à vérifier si la fosse est percée, blague le lieutenant de chasseurs à pied.

— C'est ce que je vais faire, mon lieutenant, » répond l'Alsacien, qui commence à n'en pas douter.

Il va vers un jeune cocotier poussé auprès du fleuve dans une touffe d'épines, le casse au ras du sol avec l'aide du Nantais et de l'indigène, revient à la fosse et se met à piquer dedans, à grands coups. Aussitôt, les bulles d'air viennent crever à la surface de l'eau, tandis qu'on aperçoit une masse longue se détacher du fond, monter, monter. Et, brusquement, le capitaine Jarreau se déride :

« Munster, ton voleur! »

La masse énigmatique vient d'émerger de l'eau : un énorme caïman empêtré dans l'épervier, et qui fait claquer ses mâchoires, semblant réclamer de nouveaux poissons!

SYLVAIN DÉGLANTINE.

# Funérailles princières L'Enterrement d'une Gipsy

Un lecteur d'Angleterre nous adresse, en le commentant d'intéressantes photographies que nous reproduisons ci-contre, le récit d'une étrange cérémonie dont il a été témoin dans le comté d'Essex.

On sait que les nomades, connus en France sous le nom de romanichels et sous celui de gipsies en Angleterre, sont très nombreux dans ce dernier pays et que leurs chefs de tribus arrivent à posséder des situations de fortune des plus enviables.

Une de ces gipsies de l'Essex, nommée Sophie Karpath, fille d'un grand chef de romanichels, et réputée pour sa grande beauté, mourait à l'âge de trente-cinq ans, emportée par une pneumonie.



De nombreux curieux étaient venus contempler ces romanichels revêtus pour la circonstance de costumes pittoresques.

fumaient des cigarettes sans interruption.

Ensuite, le cercueil fut porté à bras vers une chapelle catholique, où un prêtre récita l'office des morts; après la cérémonie, la défunte fut descendue dans une fosse du cimetière communal.

Et, rentrant dans leur campement, les romanichels s'assemblèrent autour d'un trou, où chacun déposa une poignée de cendres, hommage suprême à la disparue.

Ce mélange de cérémonies chrétiennes et de rites païens formait, affirme notre correspondant, un ensemble des plus impressionnants.

CHRISTIAN BOREL.



Les chefs de la tribu étaient groupés derrière le corbillard qui conduisait la gipsy à sa dernière demeure.

Les membres de la tribu voulurent lui accorder des funérailles dignes de son rang, et des mains pieuses habillèrent la défunte de ses plus riches vêtements.

Ses doigts furent couverts de bagues de grand prix. A son cou, s'enroulait un collier fait de vingt pièces d'or de 100 francs. Et une pièce de dentelle valant plusieurs centaines de francs fut employée comme linceul.

Le grand chef de la tribu, un vieillard du nom de Tscheison, avait revêtu pour la circonstance une longue robe de velours rouge, sur laquelle il avait posé une lourde chaîne d'or massif, emblème de son rang.

Il ouvrit la funèbre cérémonie en récitant des prières en un étrange langage, où se reconnaissaient des mots russes, serbes et français.

Puis, quatre vieillards dépouillèrent la morte de ses beaux habits pour les enterrer dans un trou spécialement creusé.

Tous les hommes présents répétèrent les prières à l'unisson, tandis que les femmes, accroupies en grand nombre autour du cercueil,



L'ENTERREMENT D'UNE GIPSY

Le cercueil, recouvert d'un voile de dentelles, fut porté à bras vers une chapelle catholique.

LES VOYAGES EXCENTRIQUES

## L'Ambassadeur

Extraordinaire

par PAUL d'IVOI

Première Partie.

La Mission Secrète.



## Chapitre VI

EMMIE TROUVE SIMPLE CE QUE MARCEL ESTIME COMPLIQUÉ (Suite.)

Le ton de Midoulet était trop net pour laisser subsister un doute.

Marcel murmura :

« Alors, votre poursuite incessante?... »

— Est le devoir d'un agent des renseignements qui travaille pour la France et qui considérerait comme une trahison de ne pas empêcher, par tous les moyens, la réalisation des projets du souverain astucieux de l'empire du Soleil-Levant! »

Tibérade bondit sur ses pieds :

« Mais alors, en acceptant de convoier ce pantalon... »

— Eh bien?

— Je deviendrais traître à mon pays.

— Jusqu'ici vous ne l'étiez pas, prononça Midoulet d'un ton conciliant, mais à présent que vous êtes renseigné... le crime de haute trahison serait nettement caractérisé. »

Dans un geste éloquent de ses bras levés, le jeune homme parut prendre le plafond à témoin de sa malechance.

« Ah! voilà bien ma déveine accoutumée! »

— Si vous m'écoutez, vous n'aurez rien à redouter...

— Si, la misère qui se cramponne à moi, comme l'huître à son rocher. Aussitôt qu'une chose agréable s'avise de poindre à mon horizon... patatras! la guigne l'éteint. Je suis comme la princesse de la fable: mes roses se transmutent en vipères, mes diamants en cailloux.

— Vous exagérez...

— Vous trouvez, vous? Je crois accomplir un beau voyage, avec la fortune au bout... Que me reste-t-il?

— La satisfaction du devoir accompli.

— C'est de la viande de carême, cela... excellente pour jeûner. Ne pensez pas que j'hésite... Seulement, je trouve l'aventure ruineuse.

— Le Service des renseignements sait récompenser...

— Ne parlez pas de ça... J'ai des scrupules, c'est inepte peut-être, mais c'est comme cela. Sans le sou je resterai, car je n'admettrais pas d'être payé pour n'avoir pas trahi. »

Doucement, la porte d'Emmie s'était entre-bâillée. La frimousse mutine de la fillette se montra une seconde, juste assez pour que la mignonne eût le temps d'adresser du bout des doigts un baiser à son cou-

sin. Évidemment elle partageait sa manière de voir.

Midoulet lui-même s'était incliné légèrement :

« Ce qui me semble acquis, fit-il, c'est que vous ne doutez plus de mes paroles? »

— Non.

— Voilà qui est bien répondu. Dès lors, nous agissons d'accord.

— Que prétendez-vous exprimer ainsi?

— Procédons avec ordre, reprit l'agent sans répondre directement à la question. Le vêtement incriminé est enfermé dans votre valise.

— Laquelle est elle-même dans ma cabine à bord du *Shanghai*.

— C'est cela même. Or, vous avez télégraphié de la déposer à Port-Saïd, tente des Messageries Maritimes.

— Vous le savez? s'exclama Tibérade avec stupeur.

— Cela tombe sous le sens! Je vous ai rencontré tout à l'heure au télégraphe. Vous ne pouviez pas y être pour autre chose.

— C'est vrai, au fait.

— Eh bien, quand vous serez rentré en possession du pantalon, remettez-le-moi!

— Il faut aller à Port-Saïd?

— Je vous y accompagnerai.

— Et puis... »

Marcel hésita une seconde, puis, prenant son parti :

« Il y a autre chose. »

— Quoi?

— Ce pantalon ne m'appartient pas...

— Service de la République française, » commença l'agent d'un ton emphatique. Son interlocuteur l'interrompit.

« Ta, ta ta... Il n'y a pas de république qui tienne. Dans mes mains, ce vêtement est un dépôt. Je suis décidé à ne pas le conserver, mais je ne puis le rendre qu'à celui qui me l'a confié. »

— Très bien, murmura Emmie si légèrement que les causeurs ne l'entendirent point.

— Alors, vous refusez? » fit presque violemment Midoulet, surpris de la résistance imprévue.

Mais Tibérade ne s'émut pas le moins du monde.

« Monsieur, prononça-t-il, avec une dignité dont l'agent se sentit impressionné, quoi qu'il en eût, conserver le pantalon serait une trahison; mais le donner à un autre que mon commettant deviendrait une malhonnêteté. Ni traître, ni malhonnête, voilà ma devise. Donc je vais à Port-Saïd. Je retire ma valise de la consigne, le pantalon de la valise et je le restitue au général Uko. Ceci fait, vous vous arrangez tous deux comme vous l'entendrez. Je m'en lave les mains avec une pierre ponce... Pilate, un point, c'est tout. »

Midoulet retrouva le sourire.

« Je n'en demande pas davantage, monsieur Marcel Tibérade, et je serai heureux de signaler à mon service la façon délicate dont vous savez interpréter une obligation d'honneur. »

Il salua courtoisement, gagna la porte,

accompagné par le jeune homme, et sortit sur cette dernière phrase, politesse d'habitude qu'il prononça machinalement :

« Enchanté d'avoir fait votre connaissance. »

A peine le battant était-il retombé qu'Emmie faisait irruption dans la chambre de son cousin.

Et comme il regardait, surpris de lui voir un air grave auquel la rieuse créature ne l'avait pas accoutumé, elle prononça :

« Marcel, je suis fière de toi, tu es un homme. »

— Parce que?

— Parce que tu as trouvé la vraie solution. »

Il plaisanta :

« Alors la petite souris approuve? »

— Complètement, fit-elle, sans relever l'ironie.

— Et elle ne regrettera pas le voyage en wagons de luxe avec séjour dans les meilleurs hôtels? »

Elle secoua sa tête expressive.

« Ce n'est pas là ce que je regretterai. Toi non plus, du reste. »

— Qu'est-ce donc?

— Sika! »

Les deux syllabes sonnèrent dans le silence de la chambre comme la modulation mélancolique d'une plainte. On eût cru qu'une âme de cristal pleurait.

Du moins, telle fut l'impression de Marcel, car il resta là, une pâleur subite épan due sur ses traits, les yeux troubles, et il répéta inconsciemment :

« Sika! »

Le nom de douceur signifiait l'adieu au rêve ébauché.

« Oui, reprit Emmie, ne plus voir Sika, voilà le pire pour toi, mon pauvre Marcel. Enfin, en tout cas, il nous faut aller chercher le maudit pantalon en Égypte et d'ici là... qui sait!!! »

Tibérade tressaillit.

Il voulut demander à sa jeune cousine quelle espérance s'abritait sous cette phrase suspendue.

Il n'en eut pas le loisir. On heurta à la porte et, avant même qu'il eût répondu, le vantail s'ouvrit au large, livrant passage au général Uko.

« Vous, général! s'exclama Marcel, vous arrivez à point. J'ai à vous parler. »

— Vous voudrez bien me laisser commencer, fit le Japonais en riant. Je viens tout exprès pour converser avec vous.

— Je vous écoute.

— Eh bien, mon cher monsieur, j'ai trouvé ce que je cherchais. Nous pourrions quitter Brindisi à destination de Port-Saïd, sous trois jours.

— Trois jours? Tant mieux!

— Oui, une chance, voyez-vous. Le paquebot régulier nous obligerait à un séjour de deux semaines.

— Vous disiez trois jours.

— Attendez donc, je ne tenais pas à perdre tant de temps. Or, sur le port de commerce, je découvre... devinez quoi?

— Pas de rébus, général, je vous en prie.

— Soit. Eh bien, je découvre un constructeur d'embarcations, ayant en garage cinq canots automobiles qui viennent d'effectuer la traversée de la Méditerranée, de Tripoli à Brindisi.

— Des canots de haute mer?

— Juste. J'ai fait prix aussitôt pour que l'un d'eux nous transporte à Port-Saïd.

— Bravo.

— Vérification, mise en état, rappel du mécanicien-chauffeur et du mousse composant l'équipage. Achat et arrimage de huit jours de provisions pour le moteur et pour les passagers. Bref, nous embarquons dans trois fois 24 heures... Environ pareil laps de traversée. Dans une semaine, nous rejoindrons à Port-Saïd le pantalon dont l'absence me rend le plus malheureux, le plus nerveux des hommes.

Avec une ironie pleine de reproches, Tibérade répondit :

« Je le conçois. »

Les mots n'étaient rien, mais l'accent dont ils avaient été prononcés inquiéta l'interlocuteur du jeune homme.

Il le considéra avec une curiosité ardente et lentement :

« Qu'avez-vous donc ? »

— J'ai... qu'à Port-Saïd, général, je vous restituerai l'objet que vous m'avez confié.

— Vous res... ti... tuerez, » répéta le Japonais.

Ses regards noirs rivés sur Marcel augmentèrent le trouble de ce dernier qui expliqua d'une voix hésitante :

« Ce qui vient d'arriver a modifié mes résolutions... vous comprenez... ce pantalon qui s'évade... la responsabilité est trop grande... votre fortune, votre existence en jeu... Je ne veux plus supporter le poids de semblable pensée.

— Mais j'ai confiance en vous, moi, se récria Uko.

— Je vous en suis reconnaissant, général, mais, moi, je n'ai plus confiance. »

Il y eut un silence. Les deux hommes s'examinaient. Le Japonais avait l'intuition que son compagnon ne lui dévoilait pas le fond de sa pensée.

Il se préparait à l'interroger. Une exclamation d'Emmie lui coupa la parole.

« Eurêka, clama la fillette ! »

— Qu'as-tu trouvé ? demanda Tibérade heureux de la diversion.

— Rien, cousin. Je pensais à mes leçons de physique, à la quatrième, tu sais, l'anecdote d'Archimède. Étant au bain, c'est-à-dire à un moment où nul agent n'eût pu le poursuivre pour port illégal d'uniforme, ce savant découvrit qu'un corps plongé dans l'eau perd un poids égal à celui du volume d'eau déplacé. Et alors, dans sa joie, il oublia son costume, ou plutôt son absence de costume, et se prit à courir dans les rues de Syracuse en criant : « Eurêka ! Eurêka ! » Voilà pourquoi j'ai répété Eurêka après lui. »

Le général marqua un geste d'impatience.

« Laissons M<sup>lle</sup> Emmie rêver au... décol-

letage d'Archimède et reprenons notre conversation beaucoup plus utile. »

Ce fut la fillette qui reprit la parole.

« Vous voulez que mon cousin vous dise qu'il est trop courageux pour fuir une responsabilité, si lourde soit-elle ? »

— J'avoue que c'est à peu près cela, grommela l'interpellé.

— Et que, du même coup, il reconnaisse que ce n'est pas pour ce motif qu'il désire renoncer à être le chaperon du pantalon voyageur.

— Emmie ! supplia Tibérade, sentant que la petite allait tout apprendre à l'officier japonais.

Mais l'appel demeura sans résultat.

La fillette répéta, imitant son cousin.

« Emmie ! Eh bien, quoi, Emmie ? Emmie a horreur des situations obscures, et elle allume l'électricité. Général, je tourne le commutateur... Vous avez deviné juste. Marcel a un motif grave pour vous restituer un vêtement... compromettant.. »

— Compromettant, » glapit le général..

Elle arrêta net la récrimination :

« Ce que je dis ne saurait atteindre cette eulotte dans son honneur, ni vous dans le vôtre ! »

— C'est heureux !

— Tout à fait heureux, car je puis dès lors parler sans réticences. Marcel continuerait à se dévouer s'il croyait encore travailler au gain d'un pari.

— Comment s'il croyait, il me semble que ma parole... »

— ... est l'esclave du devoir diplomatique, général. J'ai appris cela dans la *Vie de M. le cardinal de Richelieu* : « Un ambassadeur, dit cet homme d'État, doit tout sacrifier à la réussite de sa mission; un faux serment qui coopère à ce résultat devient de ce fait une action louable. » Je suis certain que vous pensez de cette façon.

— Qui vous fait supposer ? » bredouilla l'officier, désarçonné par le coup droit que lui portait la fillette.

Elle répondit du tac au tac :

« Célestin Midoulet, du Service des renseignements de France, un homme qui accomplit son devoir et que nous avons pris pour un bandit.

— Ambrosini ? »

— Oui... Vous comprenez, général, que mon cousin renonce, car il se trouverait pris dans la pince d'un dilemme : Être traître à son pays, ou déloyal à votre égard. »

Cette fois, Uko resta muet. Il baissa la tête, parut réfléchir, puis d'une voix sourde :

« Alors, nous nous quitterons à Port-Saïd ? »

Une angoisse contracta le visage de Tibérade. Pourtant, il répliqua avec fermeté :

« Oui, ma valise reprise aux Messageries, le vêtement entre vos mains, je retournerai en France.

Le Japonais approuva de la tête.

« Qu'il soit fait selon votre volonté ! »

(A suivre.)

PAUL D'IVOI.

## Une Dynastie s'écroule



Enveloppé dans sa majesté sacrée et invisible pour son peuple, le souverain du Céleste-Empire, qui demeurait dans son palais, enfermé comme une idole dans un temple, avec la mission divine de relier le ciel à la terre, semblait devoir être à l'abri des révolutions humaines.

Il n'en est rien. L'enfant de cinq ans, Pou-Yi, qui règne sur la Chine, a beau être à la fois le père et la mère de tout son peuple, son trône est ébranlé par un soulèvement révolutionnaire dont le but est de renverser la dynastie.

La Chine est actuellement gouvernée par une famille, non pas chinoise, mais mandchoue, celle des Tsing, qui, en 1644, renversa la dynastie chinoise des Ming en profitant de la faiblesse de ses derniers souverains.

Les Ming, ce sont ces empereurs chinois qui, montés sur le trône en 1368, firent de Nankin leur capitale et dont on voit auprès de cette ville les tombeaux fameux auxquels conduit une fantastique avenue bien connue, bordée de statues gigantesques d'animaux et de guerriers, qui s'échelonnent sur une longueur de 500 mètres.

Les Tsing, ce sont des Tartares mandchous, c'est-à-dire des étrangers, des envahisseurs; s'étant emparés de Pékin où, depuis 1420, les Ming avaient établi leur capitale, ils s'installèrent en conquérants sur le territoire chinois.

Ils y régnèrent à partir de 1644 et, depuis cette époque, les haines s'accumulèrent contre cette dynastie détestée, malgré sa mission céleste, et qui, d'après une expression chinoise, paraissait avoir épuisé le mandat qu'elle avait reçu du Ciel.

Il n'est pas étonnant que les Chinois, qui sont au nombre de 400 à 450 millions contre quelques millions de Mandchous, se soient plus d'une fois révoltés pour chercher à reprendre la première place dans leur pays d'origine.

Ce fut, comme aujourd'hui, pour tenter de renverser la dynastie mandchoue, qu'éclata en 1849 la révolution des Taïping, œuvre des sociétés secrètes et qui, après plusieurs années de luttes, avait failli aboutir.

D'autres insurrections eurent lieu encore, notamment à Canton de 1895 à 1902, au Yunnan en 1908. Toutes échouèrent, mais cette fois la révolution a mis en mouvement un si grand nombre d'insurgés, qu'on peut se demander si le sort de la dynastie n'est pas définitivement compromis.

L'instigateur du mouvement est un homme intelligent et audacieux, Sun Yat Sen, un docteur en médecine des écoles anglaises, qui avait organisé la révolte de Canton en 1895. Lorsqu'elle fut réprimée, il dut s'enfuir de cette ville, mais partout il fut traqué par le gouvernement chinois. Ayant été abordé dans les rues de Londres par deux compatriotes, ceux-ci l'amenèrent par persuasion jusqu'à leur demeure : c'était la légation de Chine. Il y fut emprisonné et bâillonné et on lui fit savoir qu'en cas de résistance il serait tué, embaumé et expédié dans sa patrie. Une intervention anglaise le fit délivrer. Depuis lors, sa tête a été plus d'une fois mise à prix.

C'est dans les provinces centrales de la Chine, sur le Yang-tse, que les insurgés prirent dès le début une forte position, auprès de la ville d'Hankéou. Ils s'emparèrent de l'arsenal de Han-Yang et du trésor de Wou-Tchang. Des combats eurent lieu à Hankéou entre les

rebelles et les troupes impériales. Celles-ci parurent d'abord triompher, mais bientôt la fortune

Les Chinois ont des façons de s'exprimer qui sont d'une délicatesse vraiment raffinée.

rhumatismes à une jambe, il le dispensait gracieusement de continuer ses éminents services



*Hankéou, la ville indigène, dévastée par les flammes pendant les récents combats qui eurent lieu entre les troupes impériales et rebelles.*

tourna, et les révolutionnaires remportèrent un succès complet.

Hankéou, capitale du Houpé, est l'une des villes commerciales les plus importantes de la Chine; elle n'a pas moins de 800,000 habitants. Elle est en même temps une ville internationale où plusieurs nations ont leurs concessions séparées. Cette guerre civile y a causé bien des dégâts, dus plus encore aux troupes impériales qu'aux rebelles.

Les progrès de la révolution causaient à Pékin la plus vive inquiétude et la Cour ne savait à quel dragon se vouer. En désespoir de cause, le gouvernement chinois fit appel à un homme à poigne, Youan-Chi-Kaï, l'ancien vice-roi du Petchili, qui, en 1909, avait été disgracié, pour avoir voulu pousser le jeune empereur Kouang-Siu dans la

Quand le régent avait voulu éloigner Youan-Chi-Kaï après la mort de la vieille impératrice

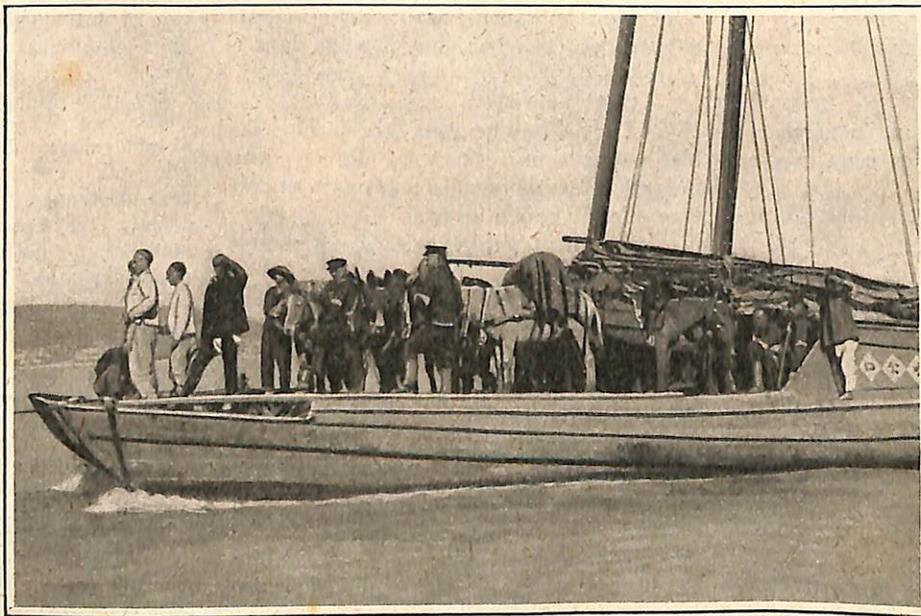
et l'invitait à retourner chez lui, dans la province de Hou-Nan, pour donner à sa santé les soins qu'elle réclamait».

Lorsqu'en octobre dernier, la Cour affolée fit appel au dévouement de l'exilé, il répondit que son pied n'était pas encore guéri et que sa santé ne lui permettait pas d'assumer la tâche dont on voulait le charger.

Le pied de Youan-Chi-Kaï est remis aujourd'hui, et il a accepté une véritable dictature.

Depuis, on a appris que le prince Tchouen, père de l'empereur, a donné sa démission de régent. Déjà, un édit avait fait tenir au souverain un langage d'une humilité enfantine; il demandait pardon de ses fautes, de peur d'être... fouetté... ou renversé. Aujourd'hui, c'est le régent qui avoue son incapacité.

N'est-ce pas le bois du trône qui commence à craquer?  GUSTAVE REGELSPERGER.



*Troupes rebelles convoyant des mules et des munitions sur le Yang-tsé.*

Kouang-Siu dans la

Tseu-Hsi, il avait rendu un édit disant qu'ayant appris que le vice-roi du Tchili était atteint de



UNE DYNASTIE S'ÉCROULE

*Hankéou, les ruines du quartier occupé par la colonie allemande.*



LE CULTE DES POUPÉES CHEZ LES SOLDATS AFGHANS

*Aux heures où ces grands gaillards se réunissent, au milieu de groupes armés de cimeterres, de poignards, de pistolets, l'un des soldats ouvre avec précaution, avec admiration, avec orgueil, la boîte capitonnée où dort la poupée qui est leur propriété commune.*

## IDOLLES DE CARTON

## Le Culte des Poupées

chez  
les soldats afghans

ON ignore très généralement en Europe un fait vraiment pittoresque et curieux : c'est que nos fabriques de poupées n'ont pas seulement pour clientèle les fillettes de nos villes et de nos campagnes, mais encore, et dans une très large mesure, les soldats de l'armée afghane.

Chaque printemps, en effet, des marchands ambulants, venus d'Angleterre ou d'Allemagne, parcourent les villes et les bourgades importantes de l'Afghanistan et déballetent, aux yeux éblouis des soldats, des caisses de poupées de toutes les dimensions et revêtues de costumes multicolores.

On comprend qu'il y ait là des poupées pour toutes les bourses, ce qui revient à peu près à dire : pour tous les grades. Hors des boîtes longues ou courtes, apparaissent des poupées habillées de soie, le plus souvent rouge ou blanche pour celles d'origine anglaise, jaune ou verte pour celles qui viennent d'Allemagne. Mais il y a aussi des poupées qui sortent de leur oblongue maison de bois, simplement vêtues d'une robe de coton ou de lin. Hélas ! celles-là seules sont accessibles à la plupart des guerriers sensibles aux grâces de ces petites femmes inanimées. Cependant, il arrive que plusieurs soldats se cotisent pour acheter une poupée très belle et munie d'un ample trousseau-robe renfermant des jupes, des chapeaux, des bas, des chaussures, et même des chemises de rechange.

Et aux heures où ces grands gaillards se réunissent, au milieu de groupes armés de cimenterres, de poignards, de pistolets, l'un des soldats ouvre avec précaution, avec tendresse, avec orgueil, la boîte capitonnée commune.

Au milieu des regards admiratifs, avec des gestes pieux, il lui met tour à tour, et il lui enlève pour les changer, les robes et les chapeaux, et il adresse à la mignonne les compliments les plus flatteurs que puissent imaginer des soldats afghans.

Autrefois, le corps de la poupée était en carton ou en cire ; mais alors, les pauvrettes, trop adorées, mouraient toutes durant l'été, parce que sous l'ardeur littéralement féroce du soleil afghan et dans les mains brûlantes et inlassables de tant d'admirateurs, celles en cire se fondaient, et celles en carton tournaient en loques. C'est pourquoi, à la grande joie des soldats afghans, les marchands ingénieux fabriquèrent une composition métallique et offrirent des poupées au corps aussi éblouissant de blancheur que celui des divines péris.

Les jolies poupées sont parfois causes de rixes et de larcins. Tel qui est ébloui par les grâces de la poupée d'un camarade et qui est obsédé de l'envie d'en être le possesseur n'hésite pas à s'en emparer par la ruse ou, s'il le faut, par la force.

L'avant-dernier émir d'Afghanistan éprouvait pour les poupées une passion folle. Il en possédait une vaste collection. Ces innombrables petites femmes composaient pour lui un harem immobile et muet, dont il aimait chaque jour à contempler longuement les figures béatement souriantes et les costumes multicolores.

Aucune affaire de l'État ne l'intéressait tant qu'il se trouvait au milieu de ses poupées. Ni les mille feux des diamants, ni les sourires roses de rubis de l'Inde, ni les regards glau-

ques et mystérieux des émeraudes ne l'attiraient à l'égal des joues vermillonnées et des yeux de faïence de toutes les poupées princières accumulées autour de lui.

Quand ses vizirs se présentaient pour l'entretenir des affaires les plus importantes, il les recevait dans son harem de poupées ; il les interrompait pour leur faire admirer l'une ou l'autre d'entre elles et il disgraciait instantanément le ministre qui ne s'extasiait pas. Un jour, il ordonna que des soldats fissent campagne contre une bande de brigands dont le chef possédait une merveilleuse poupée. Le bandit redoutable fut saisi et conduit devant l'émir. Celui-ci lui proposa la vie sauve contre le don de la poupée. Le brigand exigea d'abord sa mise en liberté ; l'émir y consentit, dans son grand désir de devenir le possesseur du jouet admirable. Le bandit tint parole et envoya à l'émir la poupée tant souhaitée.

Par contre, il appela un de ses officiers qui possédait, lui aussi, une poupée rare. L'officier, aussi fou que l'émir, ou fier de sa volonté propre, refusa de donner cette poupée. L'émir le poignarda sur les marches de son trône. Et il fit prendre la poupée.

ROBERT DUNIER.



## LES TRAGÉDIES SPORTIVES

## Un Peuple de Nemrods

Si l'on peut se fier aux statistiques officielles, c'est aux États-Unis que l'on compte le plus grand nombre de disciples de saint Hubert : cinq millions de chasseurs, amateurs ou professionnels !

Mais un autre record, moins enviable, qu'ils détiennent aussi, c'est dans ce pays qu'on enregistre le plus grand nombre de morts accidentelles à la chasse. Durant l'année 1911, on n'a pas compté moins de 47 chasseurs tués par le plomb de confrères maladroits.

Ce chiffre ne saurait nous surprendre, si nous en jugeons par le récit publié tout récemment dans les journaux américains.

C'était dans une forêt du Nouveau-Jersey, où abondent les cerfs. Plusieurs sportsmen chassaient à l'affût dans le même district, les uns seuls, les autres en compagnie.

Un certain Charles Norcross était en faction derrière un arbre depuis une bonne heure, quand un craquement de bois mort attira son attention. Et il arma son fusil, chargé de gros plombs.

Plus de doute ! Un cerf s'avancait dans sa direction ! Il distinguait même sa silhouette à travers les feuillages ! Et il tira...

Des cris d'agonie retentirent. Quand il s'élança dans leur direction, il se heurta à deux cadavres, ceux d'un avocat et d'un banquier, nommés Conrad Steelman et John Yost, qui venaient de s'abattre, foudroyés.

Près d'eux, gisait un troisième chasseur, grièvement blessé.

La charge de plomb avait bien travaillé !

A l'occasion de ce terrible accident, les écrivains sportifs américains ont fait justement remarquer que les tragédies de cette sorte se produisent rarement dans les pays où la loi interdit de mettre à mort des biches, sous peine d'amende ou de prison.

Le chasseur, peu soucieux d'encourir une punition, hésite un moment avant de tirer sur un animal. Il veut se rendre compte s'il porte ou non des bois sur le front.

Et ce moment d'attention suffit pour éviter des méprises semblables à celle qui vient de coûter la vie à deux personnes.

JACQUES D'IZIER.

## LES CONQUÉRANTS DE L'AIR

## Au-dessus du Continent Noir

Par le  
Capitaine DANRIT  
(Commandant DRIANT)

## CHAPITRE VI

UNE EXÉCUTION AU DÉSERT (Suite.)

DE taille au-dessous de la moyenne, le visage bronzé, un poil rare et follet poussant au menton, les joues lisses, le fond des yeux jaune, le nez busqué, Kaddour approchait d'une allure hésitante.

Il présentait d'une façon frappante le type de ces hybrides qu'a produits le croisement répété des races turque, arabe et juive.

Vêtu sous son burnous d'un pantalon à molletières et d'une blouse de chasse couleur kaki, il avait les reins serrés dans une large ceinture rouge : sa chéchia disparaissait sous un chapeau pointu aux larges bords qu'il rejeta sur son dos en abordant le commandant de la colonne. Son regard paraissait fuir, et, avant même qu'il eût ouvert la bouche, la conviction de Müller était faite : sous ce front étroit s'agitaient des pensées secrètes et perverses.

Le colonel dominait l'interprète de sa haute stature.

— Kaddour, es-tu toujours aussi sûr que le cheikh El Qaçi n'a pas quitté son repaire de Kara ?

— Il ne l'avait pas quitté il y a cinq jours quand mon dernier émissaire en est parti : cet indigène de la tribu des Rounga a marché jour et nuit ; ce sont donc des renseignements aussi récents que possible, étant donnée la distance.

— Et les contingents du cheikh n'étaient pas rassemblés alors ?

— S'ils l'étaient, ce ne pouvait être qu'au loin : en effet, à Kara même il ne se trouvait que les quatre ou cinq cents Snoussia fanatiques qui forment sa garde particulière et ne le quittent jamais.

La voix de l'interprète, d'abord un peu tremblante, s'était raffermie : gêné par le regard du colonel, il se tournait maintenant du côté du capitaine Lancey avec qui il était plus à son aise et entamait tout un discours sur la confiance qu'il pouvait avoir en tel ou tel émissaire, lorsque le colonel l'interrompit :

— Kaddour, dit-il en lui mettant sans affectation la main sur l'épaule, écoute-moi bien : Cheikh El Qaçi n'est plus à Kara ; il est en contact depuis trois jours avec notre avant-garde et il a avec lui tout son monde... Il est là en personne, entends-tu ?

— Est-il possible ? Vous êtes sûr, monsieur le colonel ?

— Attends la suite : Cheikh El Qaçi a

donné hier l'assaut au camp du capitaine Frisch, mais cela ne lui a pas réussi, car il a été pris avec son cheval et ses bagages...

— Cheikh El Qaçi est prisonnier! balbutia l'Algérien.

— Oui, et en le fouillant on a trouvé dans sa djibeira une lettre de toi.

— De moi! une lettre de moi!

Et Kaddour fit un bond comme s'il eût reçu dans les jambes une décharge électrique.

Avec des gestes désordonnés, des paroles inintelligibles, il protestait : une lettre de lui, Kaddour? Mais c'était fou.

Comment d'abord pouvait-on affirmer que la lettre était de lui? Les caractères arabes sont les mêmes sous tous les roseaux taillés et il est impossible de les distinguer les uns des autres.

Le colonel arrêta cette incohérente justification en frappant d'un coup sec le bras que l'interprète tenait levé comme pour prêter serment.

— La lettre était en allemand, précisa-t-il; tu connais cette langue?

— Mais non, monsieur le colonel.

— Comment! intervint le capitaine Lancey interloqué; tu ne connais pas l'allemand? Mais, l'autre jour, tu m'as traduit couramment un article de la *Hamburger Post* sur le Maroc.

Sur cette vigoureuse apostrophe, l'Algérien perdit définitivement contenance; il affirma à nouveau qu'il ne connaissait pas l'allemand, qu'il n'en avait jamais écrit une seule ligne; il savait seulement le lire un peu.

Une seconde fois, la parole nette et coupante du colonel lui imposa silence :

— Inutile de mentir; la lettre était claire... elle disait tout ce que j'ai besoin de savoir, tout ce dont je me doute depuis quelques jours : c'est cheikh El Qaçi qui t'a envoyé ici; tu lui as rendu compte depuis le départ d'Abécher de tout ce qui se passait chez nous... Il est au courant de notre marche jour par jour... Si tu persistes à nier, je te fais arracher sur l'heure les oreilles et les narines avec des tenailles rougies, et ce ne sera que le commencement... Tu n'ignores pas que c'est la punition des traîtres chez les Snoussia...

— Grâce! s'écria Kaddour d'une voix étranglée par la terreur, grâce, monsieur le colonel : je vous dirai tout ce que je sais sur le cheikh; je vous le livrerai, je vous conduirai jusqu'à sa forteresse de Kara.

— Tais-toi, misérable traître!

Et Kaddour s'effondra aux pieds du colonel, se traînant à genoux, la tête dans le sable, levant vers l'arbitre de son sort des mains suppliantes...

— Müller, poursuivit tranquillement le colonel, en désignant le revolver que l'aviateur portait en bandoulière et ne quittait jamais, votre arme est chargée ?

— Oui, mon colonel.

— Passez-la moi.

Et, pendant qu'il armait le revolver que l'officier venait de lui remettre :

— Inutile de perdre du temps et de réu-

nir un conseil de guerre pour juger un pareil gredin... murmura-t-il, se parlant à lui-même.

A ce moment l'Algérien levait la tête :

— Grâce! supplia-t-il encore. Je vous dirai tout : c'est Oswald, en effet, qui m'a envoyé vers vous : je l'avais connu à la Légion... Grâce! je...

Il n'acheva pas : le bras du colonel s'était allongé et une détonation avait retenti.

Foudroyé d'une balle au milieu du front, le traître s'abattit sur le sol, les bras allongés au-dessus de la tête, eut un soubresaut, et ses membres étendus s'immobilisèrent.

— Voici votre revolver, dit le colonel aussi froid et aussi calme que s'il eût tué un chacal : n'oubliez pas de remplacer l'étui vide. Quant à vous, Lancey, qui vous êtes laissé rouler par ce bandit comme un petit garçon, vous passerez le service à votre adjoint pour prendre l'emploi vacant d'adjudant-major au bataillon de Soudanais. Si vous voulez faire oublier la lourde faute qui nous coûte peut-être, à l'heure qu'il est, la perte de tous nos camarades, vous savez ce que vous aurez à faire au premier engagement...

Un silence de mort suivit cette double exécution.

Ce fut Tussaud qui le rompit; il avait assisté de loin à la scène tragique, mais il était de ceux que rien n'étonne. Il s'avança et montrant son biplan dont les vastes toiles rouges paraissaient lumineuses sous les rayons obliques du soleil :

— A vos ordres, mon colonel, je puis partir quand vous voudrez.

— Ce ne sera pas encore pour cette fois, mon cher Tussaud, répondit le vieil officier; mais soyez tranquille, votre tour viendra; si quelque jour il est nécessaire d'opérer une reconnaissance un peu délicate, j'aurai recours à vous et vous demanderai de me faire une place à vos côtés.

— Le plus tôt possible, mon colonel! Songez que nous avons à bord le téléphone sans fil, un appareil de photographie automatique, un altimètre, un baromètre enregistreur, deux mitrailleuses, de l'essence et de l'huile en quantité suffisante pour couvrir 2,000 kilomètres et de la place encore pour deux de vos officiers. Tenez, je rêve d'y faire installer une table pour étaler les cartes et un lit pour faire la sieste...

Et comme, devant le cadavre étendu, personne ne souriait au langage moitié plaisant, moitié sérieux du Parisien :

— Qu'est-ce qu'il avait donc fait, ce particulier? questionna-t-il.

— Il a trahi, jeta simplement le colonel.

— A la bonne heure! c'est payé, riposta Tussaud; ici, au moins, la justice est expéditive.

Deux légionnaires emportèrent le corps; ils devaient l'exposer aux abords du camp, au pied d'un piquet surmonté de cette inscription en gros caractères arabes :

KHADDAA! Traître!

— Quand ses fameux émissaires le trou-

veront là, dit le colonel, ils comprendront.

« Et maintenant, messieurs, à cheval!

— Que dois-je faire avec l'Africain, mon colonel?

— Nous tenir en relations avec la compagnie que j'ai expédiée en avant, hier soir, aussitôt que m'est parvenue la première dépêche, ainsi qu'avec la cavalerie qui s'en va, puis pousser jusqu'à Frisch pour savoir ce qu'il devient.

— Bien, mon colonel.

Le commandant de la cavalerie venait prendre ses dernières instructions.

— Vos chevaux sont reposés, Riffaut?

— Oui, mon colonel : vingt-quatre heures de séjour et l'excellente eau de la petite palmeraie que nous avons découverte hier soir ont retapé tout le monde. Tous mes cavaliers ont fait provision de ce liquide bienfaisant sous forme de café froid.

— Voici : si vraiment la colonne Frisch a succombé, vous pensez bien que ce n'est pas l'appoint de vos trois cents cavaliers qui peut réparer le désastre. En vous jetant sur un ennemi victorieux, vous iriez à une destruction infaillible et complète : donc, pas d'imprudence. Vous ne prenez qu'une vingtaine de kilomètres d'avance et n'arriverez là-bas que demain dans la matinée.

— Et si mon arrivée plus prompte pouvait prévenir la catastrophe que vous redoutez?

— Vous n'en pouvez rien savoir; si votre intervention peut sauver nos camarades, c'est l'Africain qui vous le dira. Dans l'affirmative, il fera flotter une flamme rouge sous la nacelle, et vous forcerez la marche pour arriver à temps...

— Compris, mon colonel.

Les cavaliers formés en bataille — les chasseurs d'Afrique à la droite — rompirent par quatre. Partout les tentes étaient abattues; les pièces démontées étaient disposées, avec leurs caisses de munitions, près des chameaux affectés à leur transport; dans les compagnies on faisait l'appel...

Les deux dernières unités étaient composées de noirs : les femmes et les enfants yolof et ouassoulou, vêtus de couleurs vives chargés de Calebasses, de sacs de mil, de poêles bosselées et noircies, se disposaient à suivre dans un désordre pittoresque et chatoyant.

Le colonel monta à cheval et, suivi de son officier d'ordonnance, de son chef d'état-major et du nouveau chef du Service des renseignements, il regarda défiler les compagnies.

Dans sa préoccupation douloureuse, il ne trouva pas une de ces paroles bienveillantes dont il avait coutume de saluer au passage chacune des fractions de la colonne.

Quelque diligence qu'il pût apporter à l'œuvre de salut et quelque tour de force qu'accomplit l'infanterie à laquelle il allait demander 90 kilomètres en trente heures, il avait le sombre pressentiment de ne pas arriver à temps.

Certes, le fanatisme des Snoussia était

bien redoutable par lui-même; mais à quel point n'avait-il pas été exalté par cette haine d'un blanc, cette soif de vengeance du déserteur renégat dont il venait d'apprendre les causes!

Les dispositions du cheikh El Qaçi avaient été si minutieusement prises que lui, un vieil Africain, s'était laissé tromper, comme le capitaine Lancey, par les affirmations du traître envoyé de Kara.

Sans cette aveugle confiance à laquelle il ne se pardonnait pas d'avoir cédé, il eût gagné douze heures en partant la veille avec sa colonne.

Quelle douloureuse surprise allait encore provoquer en France l'annonce d'un nouveau désastre colonial! Elle y tomberait comme un coup de foudre, d'autant plus inattendu que les Chambres avaient voté toutes les dépenses nécessaires pour fournir un gros effort et décidé, contrairement aux atermoiements traditionnels, que nos droits sur ces régions mal délimitées seraient revendiqués avec la plus grande énergie!

Et cette marche vers le Sud n'était que la première partie de la tâche de la colonne Magnien! Le fond de l'impasse Oubanghi Chari nettoyé, il devait remonter à Abécher et, donnant la main à la colonne Largeau venue du Tchad, refouler les Turcs qui, depuis la révolution de 1908, faisaient preuve d'une activité inusitée dans l'hinterland de la Tripolitaine.

En 1910, des détachements ottomans avaient occupé le poste de Djanet, situé à plus de 150 kilomètres de Ghat, et dont, en 1905, le capitaine Touchard avait pris possession.

D'autres s'étaient installés dans le Tibesti.

Comme pendant deux ans nous n'avions pas donné signe de vie de ce côté, les Turcs avaient audacieusement poussé vers le Borkou et installé un caïmakan et une garnison à Ain-Galaka, entre le Tchad et Abécher.

C'était donc un programme formidable qu'on avait imposé à la colonne française, une ère d'action à outrance succédant à une longue période de tolérance et d'immobilité.

Mais c'est de ces extrêmes qu'est faite

notre politique coloniale, d'à-coups et de laisser-faire, suivant le tempérament des ministres qui se succèdent au pouvoir.

Lui, le vieil officier, blanchi sous le harnais, il exécutait à la lettre les ordres donnés, ne faisant que de rares représentations au gouverneur de ces immenses territoires, de peur d'être renvoyé dans la métropole, où il se serait consumé lentement dans la

son pays pendant trente-deux ans, dont vingt-cinq passés dans la brousse du Tonkin ou les solitudes du Çahra, parmi des peuplades mystérieuses et traîtresses?

Comme il était plongé dans ces tristes pensées, en regardant, sans les voir, passer ses tirailleurs, chargés de sacs fantastiques, un ronflement subit fit cabrer son cheval.

Il calma sa monture de la main et se retourna sur sa selle.

L'énorme biplan de Tussaud courait sur l'aire qu'on lui avait préparée et prenait son vol, poussé par ses deux hélices arrière.

Quel contraste entre cette énorme machine dont le plan supérieur avait un développement de plus de 30 mètres et l'oiseau gracieux et léger qu'était l'Africain!

On avait donné au biplan le nom de *Commandant-Lamy*, en souvenir du héros tué en Afrique: un puissant moteur de 120 chevaux lui permettait d'atteindre et de dépasser une vitesse de 100 kilomètres à l'heure; sa partie inférieure était divisée en casiers dans lesquels se logeaient les approvisionnements de toute nature qu'il fallait emporter.

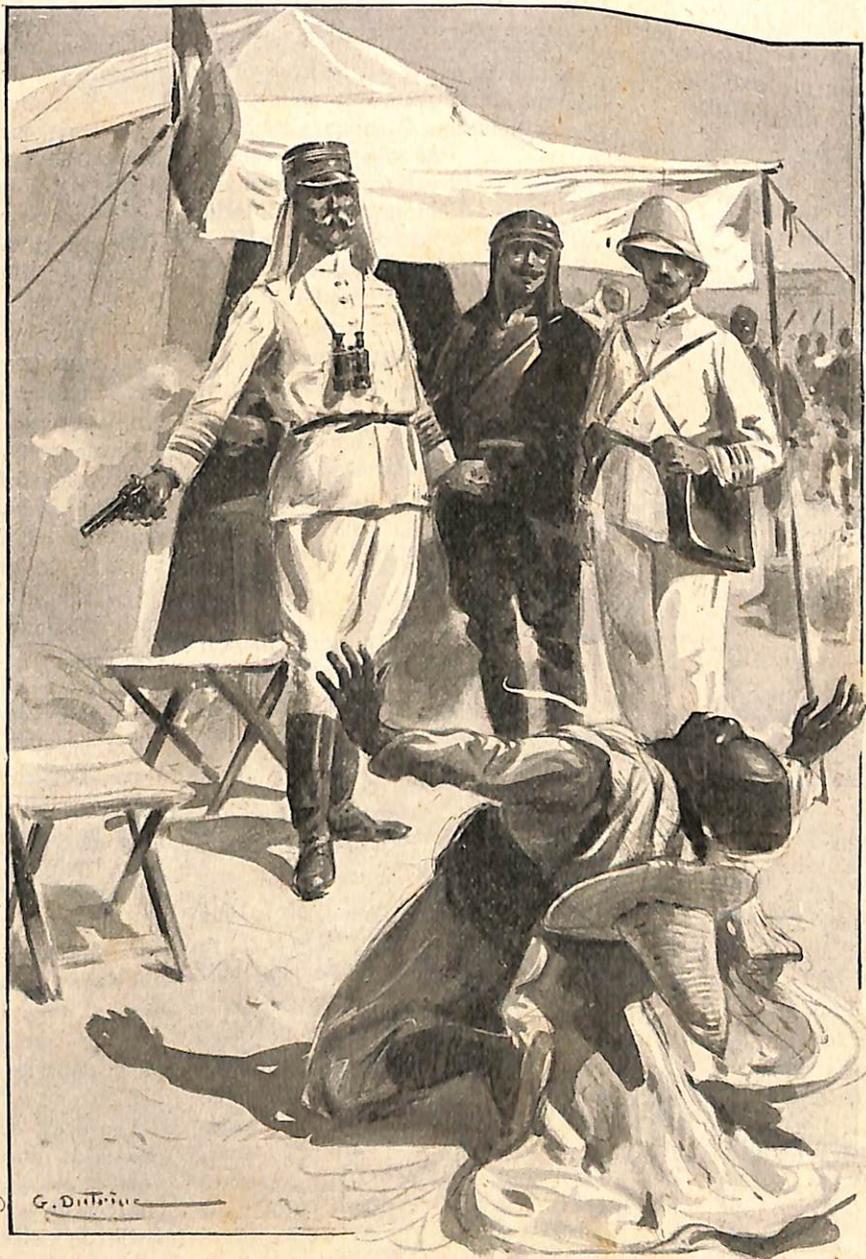
Les aviateurs prenaient place dans une sorte de demi-barque en aluminium à la proue effilée débordant le plan inférieur; derrière Tussaud, redevenu au volant le mécanicien sérieux et intrépide qui se jouait des éléments, était monté un lieutenant du génie, Antoine Verdier, qui se confinait dans les fonctions d'observateur et était, par nature, aussi silencieux que son compagnon était loquace.

Le *Commandant-Lamy*, déchargé de ses bidons

d'essence et d'huile, eût pu emporter douze fantassins armés; et Tussaud, à l'annonce du danger que courait le détachement du capitaine Frisch, avait déjà calculé le nombre des voyages qu'il lui faudrait effectuer pour porter une compagnie de Soudanais au secours de l'avant-garde.

Ses calculs lui avaient appris qu'en ne perdant pas une minute l'opération pourrait s'effectuer en dix-sept ou dix-huit heures.

Mais quand il avait fait part de son idée à Müller, celui-ci avait haussé les épaules; d'ailleurs, il était trop tard pour soumettre



AU-DESSUS DU CONTINENT NOIR

Foudroyé d'une balle au milieu du front, le traître s'abattit sur le sol. (P. 83, col. 2.)

nostalgie des pays de soleil. Il acceptait sans mot dire les officiers qu'on lui envoyait de Paris pour gagner rapidement un galon, tel ce capitaine Lancey qu'on lui avait imposé pour diriger le plus délicat des services, celui des renseignements.

A la pensée que cette dure campagne allait débiter par un désastre, dont l'opinion lui ferait supporter tout le poids, un immense découragement envahissait le vieux soldat.

Une douleur sourde et morne étreignait son cœur.

Que lui servirait d'avoir tout sacrifié à

un pareil dessein au colonel : la colonne s'ébranlait et le Parisien, obligé de la suivre en tournoyant, pendant que Verdier prenait des croquis du terrain pour établir plus tard une carte d'ensemble, se promit d'approfondir, pour le faire servir en une autre occasion, son projet de transport.

A quoi bon, en effet, posséder un véritable aérobus capable d'enlever toute une escouade, si ce n'était pour l'utiliser dans les instants critiques?...

Et, lorsqu'il passa à faible hauteur devant le colonel immobile, Tussaud eut un geste gamin qui tenait à la fois du bonjour familial et du salut militaire.

A ce moment, le colonel sembla s'arracher à son rêve.

On le vit se dresser fièrement sur ses étriers et exécuter au passage de l'aéroplane un salut militaire large et correct. Tussaud le remarqua et, ravi, donna un coup d'équilibreur qui le porta de suite en plein ciel...

Mais le Parisien s'était trompé en prenant pour lui le salut du vieux soldat.

Au moment où, ployant sous le faix de ses responsabilités, il se révoltait par avance contre l'injustice de l'opinion qui lui attribuerait le désastre de Dar-Banda, le colonel avait aperçu la flamme tricolore qui flottait à l'arrière du *Commandant-Lamy*, et, à cette vue, un seul souci, celui du devoir, avait chassé bien loin toutes les préoccupations personnelles...

HONNEUR ET PATRIE ! disaient les trois couleurs du drapeau.

A cette devise, il n'avait jamais failli, et, quoi que pût dire la presse et décider le ministre, il aurait pour lui le témoignage de sa conscience !

Il venait de saluer l'emblème qui lui rappelait tout cela et, rasséréiné, il mit son cheval au galop pour aller rejoindre la tête de la colonne.

(A suivre.)

☞ CAPITAINE DANRIT.  
(Commandant DRIANT.)

La Peine capitale en Serbie ☞

☞ L'EXÉCUTION DE QUATRE BANDITS

On a dit souvent des bandits de grands

peine capitale. qui, en Serbie, est la fusillade. Et quand ils eurent dit adieu à leurs familles, ils se laissèrent docilement conduire au lieu du supplice, en fumant leur dernière cigarette.

Le pope, qui les avait accompagnés, s'écarta après leur avoir donné une suprême



Stoïques devant la mort, ces quatre malandrins qui ont semé la terreur dans tout le canton attendent docilement la fusillade qui les étendra dans leur fosse funèbre.

chemins qu'ils savent mourir comme ils savent tuer !

Et la remarque est assez juste, car un brigand à la Fra Diavolo met son point d'honneur à mourir crânement, quand l'heure vient pour lui de payer ses dettes !

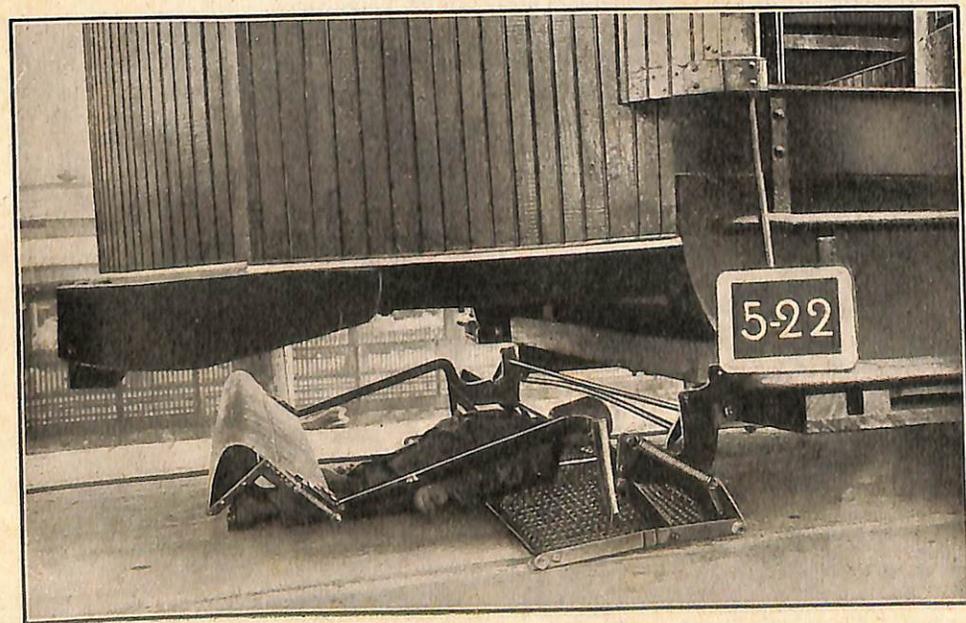
L'intéressante photographie que nous publions ici est un document qui justifie cette remarque. Elle nous fait assister, en effet, à l'exécution de quatre bandits qui, durant plusieurs années, terrorisèrent plusieurs cantons serbes.

Capturés enfin, ils furent condamnés à la

bénédiction, et, attachés à un poteau, les pieds dans une excavation qui serait leur fosse funèbre, et sans le moindre bandeau sur leurs yeux, ils attendirent les balles et la mort.

Quelque opinion qu'on puisse avoir sur la moralité — ou l'immoralité — de pareils individus, on ne peut qu'admirer ce dédain de la mort.

C'est du courage mal employé ! dira-t-on. Mais peut-être pourrait-on ajouter, charitablement, que ces bandits, mieux dirigés, eussent pu devenir des héros ! ☞ V. F.



Si cet ingénieux appareil fonctionne bien au moment de l'accident, il doit prendre délicatement la victime dans la position où se trouve le mannequin représenté sur notre photographie.

Une innovation qui s'impose

Le Repêchage des Écrasés

Il est établi que quatre-vingt-quinze fois sur cent les rescapés du suicide reprennent goût à la vie. Il est bien difficile d'empêcher les gens de se jeter du sixième étage et l'on ne peut guère tendre autour de la Tour Eiffel des filets comme ceux qui protègent les acrobates, mais on peut au moins essayer de prévenir les tentatives de suicide sous les trains et les tramways. Jusqu'ici les sortes de chasse-neige dont étaient munis les engins de locomotion ne servaient guère qu'à mettre en marmelade les mandibules et les dents des désespérés, comme à l'animal de la fable. La dernière création en ce genre consiste en un appareil très ingénieux, qui, « cueillant » doucement la victime d'un accident, lui évite d'être « usé » par la route avant l'arrêt du train.

Un tablier métallique soulève le corps légèrement tandis que le poids de la victime fait déclencher automatiquement la partie avant de l'appareil. Grâce à cet ingénieux dispositif les pieds sont soulevés à leur tour et quand le waitman peut arrêter sa voiture le rescapé est relativement en bon état. ☞ A. R.

LES GRANDES AVENTURES  
**Capitaine**

**Vif-Argent**  
 Épisodes de la Guerre du  
 Mexique (1862-1867).

par  
**Louis BOUSSENARD**

Première Partie. Puebla.

CHAPITRE IX (Suite.)

Les soldats sortent de la tente et traversent le camp... Le silence est profond. La lassitude pèse sur tous et seule la voix des sentinelles trouble le silence. Vif-Argent accueille les arrivants, qui le regardent avec curiosité.

C'est qu'en vérité ils ont peine à le reconnaître.

Ils l'ont vu, déboulant du haut de la tour, hirsute, les mains noires, le visage couvert de sang, les vêtements en lambeaux...

Maintenant, Vif-Argent a revêtu un costume élégant, un pourpoint gris serré à la taille qu'il a très fine... il a des mains de petite maîtresse, des pieds d'enfant

Reproduction et traduction réservées. Voir les nos 779 à 786.

bien gainés de bottines jaunes et de guêtres qui s'adaptent à la culotte grise.

La tête est charmante, les traits d'une exquisite finesse, le front blanc et éclairé par deux yeux noirs qui brillent comme des diamants.

Et, avec cela, une physionomie si franche, respirant une cordialité si bonne que, lorsqu'il vient au-devant des camarades, les deux mains tendues, Bec-Salé ne peut s'empêcher de crier :

« Décidément, capitaine Vif-Argent, vous êtes un chouette gars ! »

On s'installe. Les bouchons sautent. Le vin pétille, on trinque.

« Comme ça, dit Bec-Salé, la vie est très supportable... »

Mais Lenflé s'est levé et, la bouche en cœur et la main sur le sein gauche :

« Je propose qu'on boive à la santé de M. Vif-Argent !... »

— Monsieur ! s'écrie le capitaine avec une indignation comique, j'entends que ce mot-là soit effacé de votre vocabulaire... Je suis Vif-Argent, le camarade, l'ami, le compagnon d'armes... Demandez à Mistoufle !... Et non seulement, j'entends qu'on ne m'appelle ni monsieur ni même capitaine... qu'on me nomme Vif-Argent tout court... mais même, si vous vouliez être tout à fait gentils, on se tutoierait.

— Ho ! fait Bec-Salé C'est trop !... — Monsieur ! s'écrie le capitaine avec une indignation comique, j'entends que ce mot-là soit effacé de votre vocabulaire... Je suis Vif-Argent, le camarade, l'ami, le compagnon d'armes... Demandez à Mistoufle !... Et non seulement, j'entends qu'on ne m'appelle ni monsieur ni même capitaine... qu'on me nomme Vif-Argent tout court... mais même, si vous vouliez être tout à fait gentils, on se tutoierait.

— Ho ! fait Bec-Salé C'est trop !...

— Eh non ! Le frère ne tutoie-t-il pas son frère... Nous nous sommes trouvés aujourd'hui dans une bagarre où il n'y avait que des égaux, luttant contre la mort pour le pays, pour le drapeau... Bec-Salé, donne-moi la main et dis-moi que tu me tiens pour un ami... »

Bec-Salé hésite encore : ce satané Vif-Argent a des allures d'élégance qui le déroutent un peu. Mais, bah ! sous le joli pourpoint gris, il y a un homme...

« Tiens ! voilà ma patte ! lui dit-il. Je te gobe !... »

C'est affaire conclue.

« Dites-moi, reprend Vif-Argent, vous savez que je suis à la bonne avec M. de Tucé... »

— A peine qu'il nous humecte de la bonne façon...

— Eh bien ! j'ai l'intention de lui demander une grande faveur...

— Il n'a rien à vous... à te refuser, prononce Bec-Salé.

— Je voudrais obtenir de lui l'autorisation d'organiser une petite troupe tout à fait indépendante... de guerillas français ! Vous voyez ça d'ici... Si la guerre continue, et je n'ai pas idée qu'elle cesse de si tôt, nous serions les francs-tireurs libres... toujours prêts, harcelant l'ennemi, déjouant ses embûches...

« Pas nombreux, une cinquantaine d'hommes tout au plus, mais se tenant les coudes, se connaissant bien, dévoués les uns aux autres... tous pour un, un pour tous... Ça vous irait-il ? »

— Je te crois, crie La Bombe, qui n'avait pas encore parlé. Tiens, camarade Vif-Argent, je n'ai été jusqu'ici qu'une parfaite canaille... Eh bien ! il me semble qu'avec toi... eh bien ! je rentrerai dans la peau d'un honnête homme...

— Moi, dit Lenflé, j'ai toujours rêvé ça... Des coups de torchon, à droite, à gauche, en face... J'en suis !

— Et moi aussi ! » affirment Chabraque et Petit-Pain...

Bec-Salé ne répond pas tout de suite : il semble embarrassé.

« Eh bien ! et toi, l'ami Clairon, tu sais... Je tiendrais beaucoup à t'avoir avec moi... »

— Et moi donc ! mais voilà... je suis sergent... dans les zouaves... et rengagé... J'ai un fil à la patte...

— Tu ne m'as pas compris, dit Vif-Argent. C'est une affaire à arranger avec M. de Tucé... toi et tes trois camarades vous seriez détachés à la compagnie du capitaine Vif-Argent... mais toujours inscrits aux zouaves !

— Ah ! comme ça !... Mijote ça avec le commandant, et tu n'auras qu'à me faire signe... et tu verras si je boude à l'ouvrage.

— Seulement, reprend Chabraque en riant, j'y mets une petite condition...

— Laquelle ?

— C'est que toi, Vif-Argent, qu'as l'air d'être le malin des malins, tu nous expliqueras...

— ... Ce que nous sommes venus faire ici, au Mexique, » complète Lenflé.

Vif-Argent rit à son tour. Cette question

L'Auvergne inconnue

Les Chauffernettes des Couteliers

Les chiens sauveteurs ou policiers ont déjà fait quelque bruit dans le monde : mais qui a entendu parler des chiens-chauffernettes ?

Si vous voulez les voir, allez à Thiers, cette vieille et curieuse cité d'Auvergne si pittoresque et si peu connue. La ville occupe le rebord du plateau qui termine les montagnes du Forez et surplombe, en un vaste belvédère taillé à pic, l'immensité verdoyante de la Limagne, dominée tout là-bas par la dentelle bleuâtre de la chaîne lointaine des puys ; elle dégringole, par ses ruelles tortueuses, le long des pentes escarpées et s'installe, avec ses coutelleries, au bord des rives sinueuses de la Durole sur un espace de plusieurs kilomètres : vision du moyen âge égarée en pleine France du XX<sup>e</sup> siècle.

Entrez dans une des coutelleries qui dominent la rivière et visitez un atelier d'émouillage. La pièce est curieuse, vaste, d'une construction bizarre. Ici le sol en terre battue, et les murs épais en pierre noire ; là des galandages qu'on dirait provisoires, tant ils sont grossiers, laissent voir leur ossature, tandis qu'un plancher en bois, où s'ouvrent des trous béants, s'allonge vers les fenêtres : c'est là que sont installés les appareils d'émouillage et que travaillent les ouvriers.

L'aspect est vraiment saisissant. Hommes et femmes sont allongés côte à côte, à plat ventre, sur de longues planches suspendues un peu au-dessus du sol. Tous sont immobiles, le regard fixé à la meule, sur laquelle leur poignet droit tient appuyée la lame à émouiller. Le silence n'est troublé que par le léger sifflement des meules et des courroies. Sous la figure des émouilleurs s'ouvrent de larges ouvertures, nécessaires au fonctionnement du mécanisme et à travers lesquelles on

aperçoit, toute proche, l'eau cuivreuse, saumâtre et froide de la Durole. Pendant la belle saison, vous ne verrez pas autre chose, si ce n'est peut-être un petit épagneul, au poil roux ou blanc, accroupi dans un coin. Mais interrogez un émouleur, pendant un instant de repos, et demandez-lui comment il peut rester immobile par les froids de l'hiver, — les ouvertures béantes pratiquées sur la Durole rendant tout chauffage à peu près inutile :

« Voici ma chauffernette, » vous répondra-t-il en désignant le chien.

Et il vous expliquera la curieuse coutume pratiquée à Thiers depuis un temps immémorial. Chaque émouleur a son chien, et lui apprend à venir se coucher sur ses pieds, pendant l'hiver, tout le temps qu'il reste allongé sur la planche. De cette façon, l'homme a chaud aux pieds et peut supporter plus aisément le froid dans le reste du corps. L'opération de l'émouillage suffit à lui réchauffer les bras.

Quant au chien, il est moins sensible que l'homme, et il est bien rare qu'un de ces animaux meure de froid, même par les hivers les plus rigoureux (comme il en sévit souvent en Auvergne). Ils s'habituent vite à ce genre d'exercice et viennent d'eux-mêmes se coucher sur les pieds de leur maître, dès que celui-ci est allongé sur la planche.

Les émouleurs ont la plus grande affection pour leurs compagnons et soignent avec sollicitude les vieux chiens qui les ont réchauffés pendant de longs hivers, et qui ne peuvent plus leur rendre ce service.

N'est-ce pas un bel exemple de dévouement à l'actif du meilleur ami de l'homme, qui se transforme sans murmurer en chauffernette vivante ? Albert DAUZAT.

bien souvent déjà lui a été posée, et il sait combien il est difficile de répondre.

« Mes amis, dit-il, quand la France vous dit d'aller vous faire tuer pour elle, on ne discute pas... on marche! Peut-être n'en sais-je pas plus long que vous, mais où va le drapeau, je vais!... et je ne demande rien!... On s'expliquera plus tard... »

— Là, qu'est-ce que je vous avais dit? fait Bec-Salé... La France, c'est comme qui dirait maman! Quand on la bat, faut sauter sur les gredins qui la houspillent... et ça fait quinte et quatorze et le point! »

A ce moment, éclate au dehors une détonation formidable... Il est cinq heures du matin... Le jour ne pointe pas encore... Et sur le ciel noir, une lueur étincelante s'épand, s'étale, éclairant d'énormes volutes de fumée...

« Qu'est-ce que c'est que ça? » crie Mistoufle.

Une seconde explosion lui coupe la parole... et, comme si un signal avait été donné par le démon de la destruction, un fracas formidable secoue le sol, on dirait un déchainement de toutes les puissances de l'enfer... la ville de Puebla semble enveloppée d'une nuée fantastique.

De tous les points de la cité jaillissent des foyers d'où fusent des gerbes de feu qui montent dans l'espace... Des crépitements éclatent, des échos de brisement se répondent et se croisent.

Aux premières lueurs du jour, la malheureuse ville semble se tordre dans une convulsion suprême; peu à peu les détonations se font plus rares, ce sont comme les hoquets de la dernière agonie.

Puis le silence lourd, étrange, solennel... Et on sonne au parlementaire.

De tous côtés, les clairons sonnent l'ordre de cesser le feu.

Le général Mendoza s'est présenté au quartier général de Forey et lui a remis la lettre de capitulation.

Les officiers d'état-major galopent de tous les côtés.

C'est la capitulation! Et une immense acclamation, jaillie des vingt mille poitrines françaises, salue la victoire.

C'est une minute d'indicible joie. D'abord, on a vaincu encore une fois. Le drapeau français a affirmé la supériorité de ses trois couleurs qui, en claquant là-haut, semblent chanter un hymne d'allégresse.

Puis, dans l'âme de tous ces soldats, surexcités, énervés par cette lutte sans trêve, une sensation de conclusion, de repos...

Puebla pris, c'est la conquête, c'est la fin de la guerre, le retour au pays, là-bas, de l'autre côté de la mer... la rentrée au village, les cris de surprise des amis, la vieille mère qui lève les bras en vous voyant déboucher, fier sous l'uniforme, à l'orée de la grande rue, et pour beaucoup le sourire de la payse qui pleurait et se désespérait peut-être.

Vive la France et vive la joie! Une sorte de délire court à travers le camp, aux éclats du clairon, aux roulements des tambours, chacun a couru à son rang...

Ces braves gens, qui pas un instant n'ont failli à leur devoir et ont subi allègrement les pires fatigues, ont comme des larmes aux yeux, tant l'impression qui leur serre la poitrine est à la fois douce et solennelle.

Les chefs passent sur le front des colonnes, traversent les files, expliquent : la garnison de Puebla n'a pas été déclarée prisonnière de guerre... Il est vraisemblable que la grande majorité des Mexicains se rendra.

Mais il se peut que certains essaient de forcer la ligne d'investissement : bien entendu, il faut les empêcher de passer, mais autant que possible éviter l'effusion du sang... Des vaincus ne sont plus des ennemis!

M. de Tucé s'adresse aux volontaires : « Surveillez les postes, empêchez les évasions, mais, par la persuasion encore plus que par la force, décidez ces adversaires d'hier à se confier à la générosité des Français... »

Il adresse un signe à Vif-Argent qui accourt.

Il lui dit quelques mots à l'oreille : « En cas d'attaque, pas d'autre sang que le nôtre!

— C'est entendu commandant! »

CHAPITRE X

Salut aux vaincus! — Les irréductibles. — La dernière bataille. — L'Araignée. — A coups de poing. — Pr sonniers, amis. — La veillée de Mistoufle. — L'œil blanc. — Magie. — Haine à mort!

Cependant, on voit de toutes les pentes des glacis de Puebla les bandes de soldats mexicains qui dévalent, suivant le cordon serré de nos troupes qui portent les armes...

C'est un Français qui a dit : « Honneur au courage malheureux! »

Nulle part nous ne manquons à cette devise qui est nôtre.

Quand passe un groupe de soldats loqueteux, épuisés, portant sur leurs visages les stigmates de la résistance valeureuse, des cris les saluent et plus d'une main se tend vers eux...

Ils sont dirigés sur les campements où l'intendant met à leur disposition de bien-faisants réconforts...

Qu'un blessé apparaisse, se redressant pour garder son attitude martiale, on court à lui, bien vite il est couché sur une civière et nos majors l'accueillent aux infirmeries.

D'abord, défiants, ils regardent avec inquiétude autour d'eux.

Puis, à voir ces physionomies compatissantes, à entendre ces mots d'encouragement, peu à peu leurs traits se détendent.

On avait fait courir des bruits si odieux! Ne prétendait-on pas que nous égorgions nos prisonniers!...

Les voilà bien vite rassurés et, quelques heures écoulées, règne entre les vainqueurs et les vaincus une fraternité sincère.

L'autorité militaire dresse ses états de répartition : pour la plupart, les Mexicains seront versés dans les corps qui s'incorporent à notre armée, notamment dans la petite armée que commande le général Marquez, rallié à notre cause...

Mais si le gros de la garnison se résigne

à son destin et accepte sa défaite, il en est d'autres qui se refusent à toute compromission.

Ce sont pour la plupart des guerilleros, dont, hélas! sous le masque du patriotisme, la plus grande partie cache des instincts de banditisme et de pillage...

Ceux-là ne peuvent supporter la pensée de subir une discipline régulière : rassemblés sous des chefs qui, le plus souvent, ne les conduisent qu'au vol et au meurtre, en exploitant leur avidité que satisfait le butin, ils cherchent par tous moyens à échapper au joug régulier qui les menace...

Ils se glissent dans les sentiers les plus difficiles, risquent les équipées les plus hardies pour rompre les mailles du filet qui les enserre...

Et c'est à rattraper ces fuyards — peu intéressants — que la contre-guerilla s'emploie... Vif-Argent et ses hommes se multiplient, ils les surprennent, les empoignent, les ligotent et les expédient au camp.

Mais voici qui devient plus grave.

Des flancs de la colline qui monte vers le fort Loreto, il semble que tout à coup un torrent noir se soit déchaîné...

C'est une troupe de cavaliers : ils sont au moins cinquante.

Ils ont lancé leurs chevaux sur les pentes abruptes où il semble qu'à peine le pied humain se puisse poser, et les bêtes nerveuses, qu'excitent les coups de cravache et les piqûres d'éperon, franchissent tous les obstacles, bondissent, franchissent les crevasses, glissent, les fers unis, sur les sentes à pic...

Juste cette avalanche — qu'enveloppe une nuée de poussière — se dirige sur le point que les volontaires de Vif-Argent ont été chargés de garder...

« Attention! crie Mistoufle, il va y avoir à canarder. »

Vif-Argent fait un geste large.

« Que pas un coup de feu ne parte sans mon ordre!... Baïonnette au canon!... Et qu'on attende! »

Comme toujours, sa voix est obéie.

Les cavaliers sont encore à une centaine de mètres... mais ils arrivent avec la rapidité de la foudre.

Vif-Argent se porte seul en avant, tenant d'une main son épée, de l'autre un drapeau de parlementaire.

Il marche d'un pas lent vers la horde que rien ne semble devoir arrêter... agite son drapeau blanc...

Il lui semble entendre des vociférations de haine qui lui répondent.

Il avance encore.

Une volée de balles part du groupe et casse la hampe du signe pacifique qui tombe sur le sol.

Vif-Argent ne bouge pas.

Il porte un sifflet à ses lèvres et en tire un son strident, mais modulé.

Mistoufle comprend l'ordre, le transmet.

Les volontaires envoient une salve, mais ils ont obéi, les projectiles sont passés au-dessus des têtes des assaillants qui les ont entendu siffler... Pas un ne s'arrête... Ils ont voulu franchir une dernière barranca,

plus profonde, plus large encore que les autres... quelques chevaux trébuchent, tombent, lançant leurs cavaliers sur les roches tranchantes.

Mais une voix d'une force étonnante, âpre et sifflante, a encouragé, enlevé les hommes... et la descente vertigineuse recommence...

Vif-Arget donne à Mistoufle de rapides instructions...

Les guerilleros — car ils sont reconnaissables à leurs costumes disparates et à la férocité de leurs physionomies — sont à dix mètres de Vif-Arget... sur lequel ils déchargent des coups de pistolet.

Lui, l'œil attentif, les muscles prêts, attend.

En avant, pointé de toute la vigueur de ses jarrets, un vigoureux animal au poil noir qui porte un cavalier vêtu lui-même d'un costume de velours noir.

Coiffé d'un foulard qui lui enserre les cheveux, son visage apparaît effrayant, tant il est contracté par la rage... C'est un être étrange, aux membres contournés, presque contrefait, une sorte de gnôme qu'on croirait évadé de quelque repaire infernal.

Il a vu l'adversaire debout devant lui... Il s'est dressé sur ses étriers qu'il porte très courts en raison de sa petite taille, et a brandi le machete, l'arme terrible que les montagnards et les Indiens manient avec une force et une adresse incroyables.

Qui est touché est tué.

Le sinistre engin, qu'une courroie rattachée à son poignet, part, siffle, tourne...

Mais Vif-Arget, dont le regard ne l'a pas quitté un seul instant, a plié les jarrets, a bondi et d'un seul élan il est tombé sur le cheval noir qui a fléchi sous son poids.

Des ses deux mains sans armes, il a saisi l'être fantastique, l'a enlevé de la selle et, le lançant à la volée : « Attrapez-moi ça ! crie-t-il. Et en avant ! »

Mistoufle a empoigné comme un paquet l'homme qui tombe, se tord, se débat :

« Ah ! vilaine bête ! crie Mistoufle. On ne mord pas ! »

Le groupe des guerilleros est enserré par les volontaires qui piquent aux naseaux les chevaux qui renâclent et reculent... De leurs poignes vigoureuses, ils saisissent les cavaliers et les jettent à terre.

Maintenant, c'est un combat corps à corps... mais tout a fait spécial...

Car, tandis que les Mexicains, entraînés par leur harnais, cherchent leurs armes, tirent au hasard, et au hasard frappent et n'atteignent personne, les volontaires les assaillent de coups de poing, de gifles...

« Et aïe donc ! crie La Bombe. En vous tapant sur le museau, on vous forcera bien à vous tenir tranquilles ! »

Il cogne à poings rabattus et les autres l'imitent...

Les guerilleros sont ahuris, ils essaient de se relever, un coup de botte par-ci, une bâfre par-là...

Pendant ce temps-là, d'autres volontaires ne perdent pas de temps, ils lient les poignets, assemblent les chevilles... Pas un coup de couteau ni de baïonnette, pas un coup de feu...

Et ils sont là quarante, alignés :

« On dirait des saucissons à une devanture de charcuterie ! » crie Mistoufle.

Le chef est toujours là, sur le dos, dans ses liens.

Il s'est contracté sur lui-même, encore rapetissé ; son masque ridé, plissé, est hideux.

« C'est pas un homme ! proclame La Bombe, c'est une araignée ! »

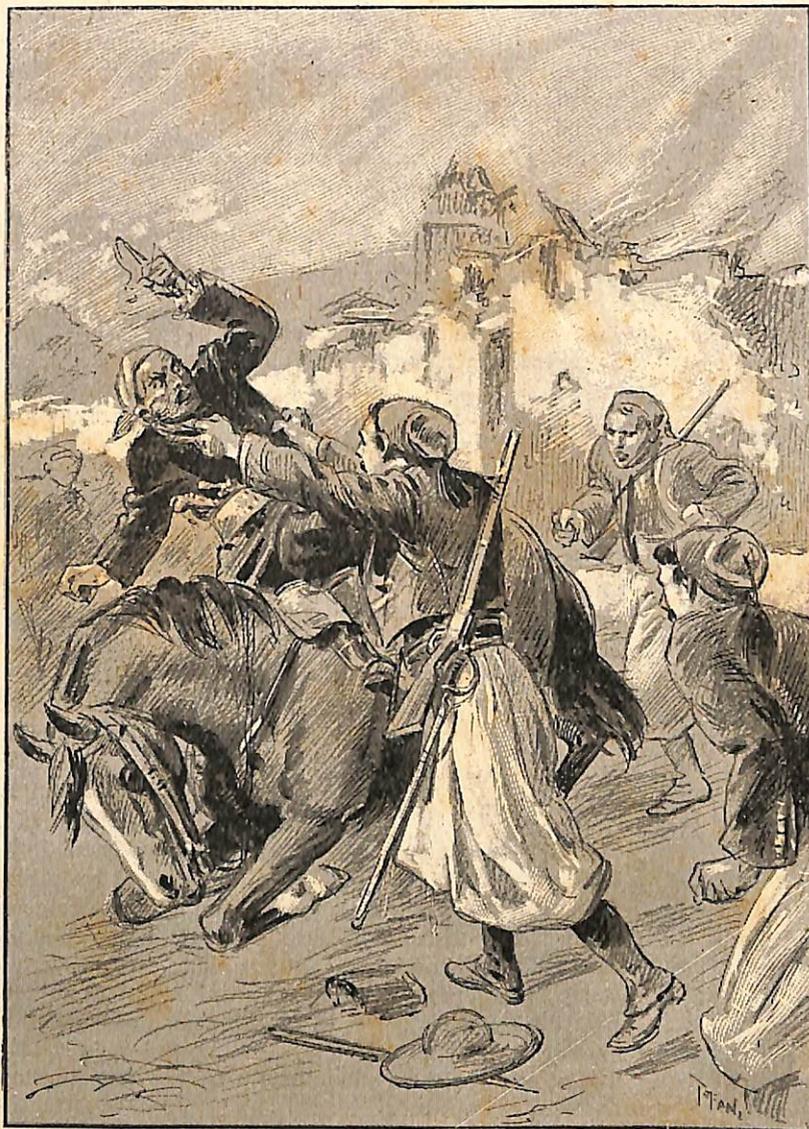
— Emportez ces hommes au campement, dit Vif-Arget. Je vais en référer à M. de Tucé. Quant à ce monstre, ajoutez-le en désignant le chef, porte-le dans ma tente et ne le quitte pas d'une seconde... je veux l'interroger... Tu me réponds de lui ?...

— Oh ! sois tranquille, capitaine, je veillerai sur lui sans relâche et il faudrait plus malin que lui pour m'échapper...»

Vif-Arget s'éloigne vers le quartier du commandant.

(A suivre.)

LOUIS BOUSSENARD.



CAPITAINE VIF-ARGENT

De ses deux mains, sans armes, Vif-Arget a saisi l'être fantastique. (P. 88, col. 1.)

Cependant, les hommes de Vif-Arget se sont dressés : les Mexicains, au moment de la capture de leur chef, ont eu un moment d'hésitation, ont pesé sur les rênes, les chevaux se sont arrêtés court.

masque ridé, plissé, est hideux.

« C'est pas un homme ! proclame La Bombe, c'est une araignée ! »

— Emportez ces hommes au campement, dit Vif-Arget. Je vais en référer à M. de Tucé. Quant à ce monstre, ajoutez-le en désignant le chef, porte-le dans ma tente et ne le quitte pas d'une seconde... je veux l'interroger... Tu me réponds de lui ?...

— Oh ! sois tranquille, capitaine, je veillerai sur lui sans relâche et il faudrait plus malin que lui pour m'échapper...»

Vif-Arget s'éloigne vers le quartier du commandant.

(A suivre.)

LOUIS BOUSSENARD.

**Volumes d'Étrennes**

NOTRE ANNÉE RELIÉE 1911

Présentée dans une reliure de grand luxe, l'année 1911 du *Journal des Voyages* forme un superbe et captivant volume d'étrennes contenant plusieurs grands romans d'aventures, des récits d'explorations, de nombreux articles variés et abondamment illustrés.

Ses nombreux dessins, ses superbes pages en couleurs en font le livre d'étrennes le plus désirable et le plus séduisant. On trouve l'année reliée 1911 en vente chez les libraires et dans nos grands magasins. Nous en vendons 11 francs adressé au Directeur du *Journal des Voyages*, 146, rue Montmartre.

Nous recommandons également à nos lecteurs les ouvrages ci-après :

L'Alerte, par le Capitaine DANRIT, un vol. in-8, relié toile, tranches dorées, illustrations de DUTRIAC, à la Librairie FLAMMARION, 26, rue Racine. Prix. . . . . 11 fr.

Les Voleurs de Poudre, par Paul d'IVOY, un vol. cartonné toile, tranches dorées, nomb. illustr. en noir et coul., à la Libr. BOUVIN, 5, rue Palatine. 12 fr.

Comment nous sommes devenus Peaux-Rouges, par René THÉVENIN. Un vol. in-8, illustré par R. DE LA NÉZIÈRE, à la Librairie Illustrée, 75, rue Dareau. 10 fr.

Les Sondeurs d'Abîmes, par Maurice CHAMPAGNE, un vol. relié, tranches dorées, splendide couvert. en coul., à la lib. DELAGRAVE, 15, rue Soufflot. 5 fr.